

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50682

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Günther KRONENBITTER, »Krieg im Frieden«. Die Führung der k. u. k. Armee und die Großmachtpolitik Österreich-Ungarns 1906–1914, Munich (Oldenbourg) 2003, 579 p., ISBN 3-486-56700-4, EUR 79,80.

L'histoire militaire de l'Autriche-Hongrie a déjà été traitée par des livres remarquables comme celui de Johann Christoph Allmayer-Beck, ancien directeur du Kriegsarchiv de Vienne, »Die k(u)k Armee. 1848–1914«, en 1974 et le volume »Die bewaffnete Macht«, publié en 1987 dans la grande collection »Die Habsburger Monarchie«, tome V, sous la direction d'Adam Wandruszka et de Peter Urbanitsch.

Le livre de Kronenbitter, historien allemand, thèse soutenue à l'université d'Augsbourg sur la période 1906–1914, est un travail très sérieux. Il est fondé sur l'étude approfondie des archives de Vienne, surtout du Kriegsarchiv et sur une grande maîtrise de toutes les publications en langue allemande. Comment les responsables de l'armée ont-ils préparé la guerre mondiale toute proche? L'auteur insiste sur la rivalité entre les centres de décision. Face au cabinet militaire de l'Empereur François-Joseph, l'héritier présomptif François-Ferdinand a développé son propre cabinet militaire, dirigé par des experts de grande qualité, Brosche puis Bardolf. Exclu des grandes décisions politiques, il exerçait ses fonctions d'inspecteur général de l'armée, lieu privilégié de son action. Il a tenté d'utiliser le chef d'état-major, Conrad von Hötzendorf qui a gardé ses fonctions de 1906 à 1915, à l'exception d'une année, fin 1911–1912 où il a été remplacé par le général Blasius Schemua. Cette personnalité très forte a cherché à imposer sa propre volonté, contre les ministres de la guerre Schonaich-Auffenberg et Krobotin. Il a eu moins de succès face aux ministres des Affaires étrangères Aehrenthal en 1909 et 1911, puis face à Berchtold dont on aurait tort de minimiser la compétence. La partie la plus remarquable est l'étude des conceptions militaires de Conrad et de Schemua. Ils sont influencés par un social-darwinisme qui leur fait considérer la guerre comme inévitable car elle est l'aboutissement de la lutte pour l'existence. Conrad est partisan d'une guerre contre l'Italie, pourtant alliée à la Triplice. Avec plus de nuances, il veut contrôler la Serbie.

Dans la seconde partie du livre, Kronenbitter présente une histoire diplomatique et militaire de 1906 à 1914, en insistant sur les convergences ou les divergences sur la préparation de la guerre à venir; il montre le débat essentiel de ces années: comment maintenir l'Autriche-Hongrie au rang des grandes puissances, malgré ses faiblesses financières? Le personnage de François-Ferdinand est toujours au centre de cette étude très bien menée. L'auteur rappelle qu'en 1914, l'archiduc est favorable à la paix, à l'entente avec la Russie qui recréerait l'alliance entre les trois Empereurs. Il est hostile à une guerre avec la Serbie.

Sur quatre pages à la fin du livre, Kronenbitter donne un tableau excellent des origines et du cursus des dirigeants militaires en 1912. Le point faible de ce livre, c'est sa connaissance insuffisante des nationalités de l'Empire. Sur les relations avec la Hongrie, il peut s'appuyer sur une documentation abondante en langue allemande. Mais il ignore les Slaves. Il n'y a rien sur le rôle des Croates, si importants grâce à la tradition militaire des Confins. Ses allusions peu claires aux Tchèques prouvent qu'il ignore tout du mouvement néoslaviste qui n'a jamais voulu menacer l'existence de l'État austro-hongrois. Il ne connaît pas les livres de Richard Plaschka et de ses élèves Haselsteiner et Suppan qui ont renouvelé la connaissance de la Première Guerre mondiale. Il croit à tort que la répression brutale contre les Tchèques après 1914 a été un succès de l'état-major. Il s'agit au contraire d'une erreur la plus grave, lorsque Karel Kramar, vice président du Parlement de Vienne a été arrêté et condamné à mort, malgré l'opposition de l'Empereur et du premier ministre Stürgkh.

Il semble que, dans sa conclusion, l'auteur qui a montré le rôle clé de Conrad lui fait des critiques trop sévères. Tous les états-majors ont commis les mêmes erreurs: l'écart entre la guerre prévue et la réalité; le limogeage des généraux qui se sont révélés incapables de combattre; la mauvaise organisation des transports. L'Autriche-Hongrie était dans la situation la pire puisqu'elle combattait sur trois fronts différents. Malgré ces quelques réserves, ce livre

reste un des classiques indispensables pour toute étude future de l'armée austro-hongroise et de l'Europe à la veille de 1914.

Bernard MICHEL, Paris

C. Bettina SCHMIDT, *Jugendkriminalität und Gesellschaftskrisen. Umbrüche, Denkmodelle und Lösungsstrategien im Frankreich der Dritten Republik (1900–1914)*, Stuttgart (Franz Steiner) 2005, 589 p. (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Beihefte, 182), ISBN 3-515-08706-0, EUR 76,00.

Les «violences urbaines», termes employés depuis les années 1980 par les différents ministres de l'Intérieur en France ont pris depuis des proportions de plus en plus alarmantes (c'est dans les années 1960–1970 que l'on avait construit les cités dortoirs autour de Paris) et, en 2001, l'insécurité était passée à la première place dans les peurs citoyennes, avant même le chômage, «sentiment d'insécurité qui synthétise et réordonne les éléments éclatés en une vision du monde». Lorsque les images des combats de rues, des magasins pillés par les casseurs ont vu naître l'expression «intifada des banlieues», «Le Monde» du 16 octobre 1990 titrait: «Le retour des Apaches», termes qui rappellent les années 1900 jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, et le film culte «Casque d'Or» avec Simone Signoret se projette immédiatement devant nos yeux. Car le mythe de la Belle Époque ne concernait pas l'homme de la rue dont le quotidien était menacé par l'insécurité, par des bandes qui se guerroyaient, ces «Peaux-Rouges des villes» (*Stadtindianer*), proches des hooligans, des loubards, des galériens, des individus à qui l'on donnait – selon la «Gazette des Tribunaux» du 19 décembre 1903 – en raison de leurs mœurs barbares, le nom d'Apaches; l'image de l'indien dans les romans d'aventure, très prisés à l'époque, évoquait la sauvagerie, la férocité.

Schmidt analyse cette pathologie, syndrome d'une crise sociale très grave qui s'explique en partie par le contraste flagrant entre les progrès matériels de la civilisation et les difficultés d'insertion d'un grand nombre de personnes dans la vie sociale, car la ville passait à la fois pour le centre du monde savant et civilisé et pour le repaire redoutable des pires malfaiteurs. La police restait impuissante, ou du moins indifférente. Il ne faut jamais oublier que la Troisième République voulait renforcer le sentiment de citoyenneté et à la fois domestiquer et responsabiliser le mouvement ouvrier, mais le problème des quartiers défavorisés n'a jamais été résolu, ni par les rénovations citadines du Second Empire, ni par le régime de la république: la peur sociale s'est fragmentée et modifiée, elle s'est répartie sur plusieurs groupes à risques jugés irrécupérables. Très réceptive aux théories darwinistes et positivistes, «la société (de la Troisième République) évolue tous les jours plus rapidement vers une perfection plus grande et élimine pour cette raison plus de déchets, plus de rebuts».

L'ouvrage est une analyse de la perception de la délinquance, des marginaux que font des historiens et des chercheurs qui tentent de repérer des points de référence dans la période entre 1900 et 1914, examinée aussi comme «l'avant-guerre» de la montée paroxystique des crises internationales. Analyse également des déviances comme construction sociale, du crime comme objet politique. Jusqu'au début des années 1960, les recherches en criminologie s'étaient intéressées à des individus particulièrement pervers, puis les rapports entre l'histoire et la sociologie se sont révélés de plus en plus étroits et l'intérêt s'est tourné vers «les petites gens».

Dans son travail analytique sur l'exclusion, Michel Foucauld explique dans «Surveiller et punir» l'échec des prisons à réduire la criminalité et qui, au contraire, tendent à faire progresser la délinquance. Dans son histoire du mouvement ouvrier, Michelle Perrot insiste sur la peur du XIX^e s. «de sa jeunesse ouvrière, dont on redoute l'errance, le libertinage et l'esprit frondeur». Cette jeunesse, acteur ou figure symbolique? Histoire sociale ou analyse du